

Le PCF persiste à maquiller le passé

PIERRE DAIK

L'auteur témoigne : la rhétorique utilisée par les communistes pour travestir l'histoire s'apparentait à celle des négationnistes.

LES COMMUNISTES ont de la chance : depuis l'effondrement de l'URSS, il y a près de vingt ans, la volonté de plus en plus explicite de ne pas remuer des cendres mal éteintes a conduit à faire en réalité l'impasse sur un long cortège de crimes, de persécutions et d'horreurs. Un jour, probablement, ce sombre bilan remontera à la surface, comme cela a été le cas pour le III^e Reich, dont les exactions n'ont été vraiment connues, dans toute leur ampleur et avec la précision souhaitable, que de manière finalement assez tardive.

En attendant, quelques esprits libres ne baissent pas la garde. Grand résistant, ex-déporté, ancien directeur des *Lettres françaises*, l'organe culturel du PCF, Pierre Daix, est de ceux-là. Depuis longtemps, il a pris conscience de ses illusions, rompu avec le marxisme et employé le meilleur de sa réflexion à comprendre pourquoi l'idéologie à laquelle il croyait autrefois a pu abuser tant de gens dans le monde.

À ceux qui pensent que, tôt ou tard, la vérité finit par triompher, son dernier livre apporte des raisons de douter. Preuves à l'appui, il montre en effet que, près de

soixante-dix ans après les événements tragiques de 1940, les responsables communistes déploient toujours une belle ardeur à travestir la réalité pour ne pas faire apparaître de manière trop voyante les fautes des anciens dirigeants du Parti après la signature du pacte germano-soviétique.

À cet égard, la décision du président de la République visant à faire mieux connaître Guy Môquet aura servi de révélateur. *L'Humanité* consacra une page à cette initiative et Pierre Daix eut la surprise de constater que le passé d'un ancien camarade, Claude Lalet, étudiant communiste fusillé avec Môquet, était présenté d'une manière totalement inexacte : selon l'organe du PCF, ses actes de résistance auraient débuté en 1941 alors qu'en fait il était entré en dissidence dès juillet 1940, avant d'organiser, le 8 novembre de cette même année, la première manifestation contre l'occupant.

Des «tours de passe-passe»

L'erreur naturellement n'était pas innocente : il ne devait pas être dit qu'un militant isolé avait pu agir de la sorte quand Jacques Duclos, l'un des plus importants dirigeants du Parti, négociait avec les autorités nazies la réparation de *L'Humanité*. Pierre Daix tenta de rétablir la vérité, en vain, on s'en doute. La chape de plomb ne devait pas être levée. Pénible paradoxe : on continuerait donc

d'exalter la mémoire des fusillés de Châteaubriant, qui pour la plupart n'avaient pas résisté au sens propre du terme avant d'être pris en otage, et l'on persisterait à ignorer ceux qui eurent simplement le tort de mener une action individuelle...

Au-delà de ce navrant « *déni de mémoire* », Pierre Daix élargit le débat à tous les fanatiques qui, pour des raisons politiques, nièrent de terribles évidences dans un passé récent. Avec courage, il revient sur son propre itinéraire, évoque l'énergie avec laquelle il s'évertua à disqualifier Kravchenko, l'auteur de *J'ai choisi la liberté* qui, dès la fin des années 1940, avait dénoncé le totalitarisme soviétique. « *Quand je nous relis, soixante ans plus tard, n'hésite pas à écrire Pierre Daix, je trouve les mêmes tours de passe-passe qu'alliaient employer les négationnistes du génocide nazi.* » La leçon qu'il tire de tout cela est qu'il ne faut jamais camper sur des certitudes et que l'histoire, à condition qu'elle soit faite avec honnêteté et sérieux, peut être, contrairement à ce que pensait Paul Valéry, le meilleur antidote aux emballlements meurtriers des passions idéologiques.

ERIC ROUSSEL

Dénis de mémoire

de Pierre Daix Gallimard, col. « Témoins » 160p., 14,90€.

À lire aussi

• Deux chercheurs, Sylvain Boulouque et Franck Liaigre publient une passionnante étude (1) sur la police interne régnant dans le Parti communiste français, de 1933 à 1945. À l'instigation de la direction centrale, furent dressées pendant cette période des listes de 2 000 « *mauvais communistes* », soit en raison de leurs

mœurs (le parti est l'héritier des attaques de Robespierre contre le « *vice aristocratique* »), soit en raison de leur position politique. Il fallait appartenir à la ligne dominante pour ne pas être catalogué comme « *traître* ». Un travail terrible, fondé sur des archives méconnues. On peut lire aussi, dans un autre genre le petit essai

polémique (2) de Benoît Rayski qui revient sur le « *conformisme de gauche* » face à la question de Guy Môquet.

J. S. V.

(1) « *Les Listes noires du PCF* », Calmann-Lévy, 264 p., 23 €.

(2) « *Le cadavre était trop grand* », Denoël 128 v 9 50 €